

sensation à subir, pour passer à une seconde, celle de la rapidité et de l'ingéniosité avec lesquelles s'accomplit le découpage d'abord, puis l'emballage de cette prodigieuse quantité de viande, qui ne peut pas attendre. Je ne sais qui a dit plaisamment qu'un porc entrait à l'abattoir de Chicago pour en ressortir un quart d'heure après, jambon, saucisson, saucisse, pommade à la graisse et reliure de Bible. C'est l'exagération humoristique, mais à peine chargée, du travail hâtif et minutieux que nous voyons s'accomplir sur les bêtes tuées devant nous, et la distribution de ce travail, sa précision, sa simplicité, sa suite ininterrompue nous font oublier la férocité, utile mais intolérable, des scènes auxquelles nous avons assisté. Dans l'immense salle, des comptoirs se succèdent, placés sans trop d'ordre à la suite les uns des autres. Chaque membre de l'animal est détaché et utilisé, sans qu'un tendon ou un os soit perdu. Ici, d'un coup rapide, automatique et qui n'hésite jamais, un homme sépare les jambons d'abord, puis les pieds, — le temps de les jeter dans des chaudières qui vont les cuire et les fumer. Plus loin, une hache, mue mécaniquement, est en train de fabriquer de la chair à saucisse que des tuyaux de diverses grandeurs laissent sortir toute roulée, toute prête à être prise dans des peaux lavées et préparées à cet effet. Le mot « ail », que je vois tracé en Allemand sur une caisse : « *Knoblauch*, » et l'inscription qui l'accompagne me transportent au temps de la guerre Franco-

Allemande, où des boîtes marquées de la même inscription encombraient les maisons de la banlieue de Paris après l'occupation. C'est bien au delà de New-York que ces produits de l'industrie Chicagoaise vont être expédiés. Ailleurs, la tête et la hure sont nettoyées, parées et dressées, telles qu'elles devront figurer dans la devanture de quelque charcuterie d'Amérique ou d'Europe. Ailleurs d'énormes récipients recueillent la graisse qui bout, qui ruisselle, et qui, mélangée savamment à quelques parties de crème, va se transformer en margarine, et s'épurer dans un battoir mécanique dont nous admirons la simplicité adroite. « C'est un ouvrier qui l'a inventée, » nous dit notre guide. « D'ailleurs, » ajoute-t-il, « presque toutes les machines qui fonctionnent ici ont été trouvées ou améliorées par les ouvriers... » Ce mot nous éclaire le vaste charnier que nous venons de parcourir. Nous comprenons ce que ces gens-là demandent à la machine qui, pour eux, prolonge, multiplie, achève le geste de l'homme. Nous sentons, une fois de plus, combien ils se laissent conduire par le besoin, comme ils excellent à mêler à leur effort personnel les complications de la mécanique, et comme aussi le moindre d'entre eux a des pouvoirs d'initiative, de vision directe et d'ajustage.

Une fois remontés dans notre voiture et roulant de nouveau sur l'inégal pavage en bois, — il est fait avec des tranches rondes de troncs d'arbre enfoncés à même dans la boue, — nous raisonnons sur ce que nous venons de voir. Nous essayons d'en

dégager la signification intellectuelle, si l'on peut se servir de ce mot à l'occasion d'une semblable entreprise. Et pourquoi pas? Nous tombons d'accord que cette entreprise a pour première caractéristique l'amplitude, l'énormité plutôt de la conception. Pour qu'en peu d'années un établissement comme celui-ci ait porté le budget de ses employés à cinq millions cinq cent mille dollars, c'est-à-dire à plus de vingt-sept millions de francs, il faut que ses fondateurs aient aperçu nettement les possibilités d'une formidable extension d'affaires, et qu'ils en aient non moins nettement déterminé, précisé, saisi les données pratiques. Une poussée colossale d'imagination d'une part, et de l'autre à son service une entente positive et calculée de la réalité ambiante, voilà les deux traits empreints partout dans l'usine sans analogue que nous venons de visiter. Un de nous souligne cet autre trait, que la principale de ces données pratiques est le chemin de fer, et il rappelle que la locomotive a toujours été, entre les mains des Américains, un outil à tout usage. N'ont-ils pas révolutionné l'art militaire et créé de toutes pièces la guerre moderne, telle que les Allemands devaient la pratiquer à nos dépens? Dans la grande lutte nationale de 1860, ils ont les premiers montré quel parti on pouvait tirer des moyens nouveaux de locomotion. La longueur de leurs trains durant cette période est demeurée légendaire. L'établissement de boucherie au sujet duquel nous discutons, n'est qu'un cas particulier de cet universel

emploi du chemin de fer, lequel lui-même n'est qu'un cas particulier de cette tournure d'esprit essentiellement Américaine : l'emploi constant du moyen nouveau. L'absence absolue de routine, l'habitude quotidienne de laisser le fait agir sur eux, de le suivre jusqu'au bout sans en avoir jamais peur, — tels sont les autres traits qui se rattachent à ceux-là. Le sens aigu du fait explique aussi la sorte d'incohérence extérieure que nous avons notée au premier abord dans la distribution du travail. L'extrême netteté d'ordre administratif dérive toujours d'une méthode conçue *a priori*. Toutes les sociétés et toutes les entreprises où le réalisme domine plus que le système, sont construites par juxtaposition, par série de faits acceptés au fur et à mesure de leur production. Mais comment les gens d'ici auraient-ils le loisir de vaquer aux jolies finesses de cet ordre administratif dont nos peuples Latins sont si amoureux? La concurrence est trop forte, trop féroce presque. Il y a de la bataille et de son audace haletante derrière toutes les entreprises de ce pays, même les mieux assises comme celle-ci. Notre guide qui nous écoute philosopher, sans paraître trop nous désapprouver, nous raconte que cette année même, et pour échapper à une coalition de spéculateurs en grains qu'il nous explique, le propriétaire de la maison d'où nous sortons dut construire, afin d'y déposer son propre blé, une bâtisse, de trois cents pieds carrés de surface sur cent de haut, en dix-neuf jours. « On a travaillé le jour et la nuit, »

nous dit-il en riant, « mais nous autres Américains nous aimons le *hard work*... » C'est sur ce mot, presque intraduisible quand on ne l'a pas entendu prononcer ici, que s'achève notre visite. Il la résume et la complète avec un laconisme digne de ces gens de beaucoup d'action et de peu de phrases.

... Visité en détail le bâtiment d'un des premiers journaux de Chicago, à l'heure où l'on imprime le numéro du Dimanche, un tout petit numéro de vingt-quatre pages. J'ai vu à New-York, et le samedi soir aussi, se composer un numéro semblable, celui du *Herald*, — de quarante pages, et avec des gravures. Il s'agissait d'en expédier par tous les trains du matin cent cinquante mille exemplaires. Lorsque la vente atteint des chiffres pareils, le journal n'est pas seulement une machine à manier l'opinion, d'une puissance incalculable dans un pays de démocratie, c'est encore une affaire à organiser, d'une inouïe complication. Précisément parce que cette affaire se trouve différer du tout au tout de celle que j'ai essayé de comprendre avant-hier, je vérifierai mieux si les traits généraux que j'ai cru constater réapparaissent dans toute entreprise Américaine, et je le vérifierai ici plus aisément que je ne l'aurais fait à New-York, le tirage des journaux étant un peu moins grand et leur mise en train plus commode à suivre. Je n'ai pas fait cinq cents pas à travers ces bureaux,

sans constater aussitôt le jeu simultané de ces deux tendances d'esprit qui m'avaient paru si caractéristiques l'autre jour : l'ampleur énorme de la conception et l'emploi constant, minutieux, sans cesse éveillé, du moyen nouveau. Ce n'est pas tel ou tel lecteur que le journaliste Américain se propose d'atteindre, c'est tous les lecteurs. Ce n'est pas tel ou tel genre d'article qu'il se propose de publier, c'est tous les genres d'articles. Son rêve serait de faire du journal un moulage total de la réalité, une sorte de carte en relief qui fût un raccourci, non pas même du jour, mais de l'heure, de la minute, si universel et si complet, que demain cent mille, deux cent mille, un million de personnes aient devant elles, à leur déjeuner, un tableau sommaire de toute leur ville d'abord, puis de leur Etat, puis de tous les Etats de la Confédération, puis de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Australie. Cette ambition ne lui suffit pas, il veut que ces cent mille, ces deux cent mille, ce million de lecteurs trouvent dans leur feuille favorite de quoi répondre à toutes les questions de tout ordre qu'ils peuvent se poser sur la politique, sur la finance, sur la religion, sur les arts, sur la littérature, sur les sports, sur la société, sur les sciences. C'est une encyclopédie quotidienne, mise au point de l'instant qui passe, qui est déjà passé. Ce projet colossal est visible partout dans cette maison où le journal est chez lui, naturellement et de toute manière. Il faut que les ouvriers et les rédacteurs puissent manger sans sortir et à n'im-

porte quelle heure. Ils ont leur bar à eux, et leur restaurant. — Il faut que l'impression des gravures, dont les Américains sont si friands, n'attende pas. Le journal a sa fonderie, une véritable usine où le plomb bouillonne dans les cuves. — Il faut que jusqu'à la dernière seconde les nouvelles soient recueillies, comme de l'eau dans le désert, sans qu'il s'en perde une goutte. Le journal est partout muni d'appareils télégraphiques et téléphoniques qui lui permettent de communiquer directement avec le monde entier. Lors de la dernière élection présidentielle, une réunion des partisans de M. Cleveland était ici, dans une des chambres de rédaction qu'on me montre, et ils causaient avec le candidat, qui était lui-même à New-York, recevant ses instructions, lui donnant des renseignements. Et quelles presses! Capables d'exécuter des besognes qui eussent voulu, il y a cinquante ans, des équipes de combien de centaines d'hommes? Deux ouvriers suffisent aujourd'hui. J'en retrouve une que j'avais déjà vue au *New-York Herald*, et dont on m'avait dit là qu'elle imprimait soixante-dix mille numéros en deux heures. L'énorme machine est en plein travail quand j'arrive près d'elle. Un tel ronflement s'en échappe qu'aucun son de voix n'est plus perceptible à côté. C'est un bruit pareil à la rumeur de la cascade du Niagara, et la colossale bande de papier qui se déroule, qui court pour entrer dans cette machine, semble en effet de l'eau qui fuit, un insaisissable métal en fusion qui tourbillonne. On voit une

blancheur qui passe, qui se tord, des pièces d'acier qui jouent sur elle, innombrables, et à l'extrémité, une sorte de bouche vomit seize pages du journal prêtes à partir. La machine a pris la feuille, l'a tournée et retournée, elle l'a imprimée sur l'envers et sur l'endroit, puis coupée, pliée, et voici toute une portion du numéro colossal, qu'un enfant arrange avec d'autres portions sans trop se hâter. En présence de cette formidable bête imprimante, j'éprouve de nouveau, comme à New-York, cette sensation d'un pouvoir qui dépasse l'individu. Cette presse est un multiplicateur de pensées dont la portée n'est plus mesurable par aucun calcul humain. Il y a un contraste singulier entre l'extrême précision de ses organes, délicats et réglés comme ceux d'une montre, et cette étendue indéfinie de projection morale que les Américains acceptent, comme ils acceptent tous les faits. Chez eux, l'amplitude appelle l'amplitude, par une progression qu'il est facile de suivre dans le journalisme : ayant conçu l'idée d'un journal à énorme tirage, ils ont inventé des machines pour y suffire, et comme ces machines leur paraissent capables d'un tirage plus grand encore, leur conception de la publicité a grandi parallèlement. Aucun doute que dans moins de vingt années ils ne trouvent le moyen d'avoir des gazettes qui se vendent à cinq cent mille exemplaires par jour, comme notre *Petit Journal*. Seulement les leurs auront des seize, des vingt-quatre, des quarante, des soixante pages de grand format.

C'est là le côté pratique de la mise en train. Il en est un autre. Un journal a beau être conçu et mené comme une affaire, c'est une affaire d'un ordre particulier. Il faut qu'il ait une direction morale, qu'il prenne parti pour ou contre telle loi, pour ou contre tel individu, qu'il revête une physionomie individuelle. Il ne peut pas la devoir, comme chez nous, cette physionomie, à la personnalité de ses rédacteurs, puisque ses articles ne sont pas signés, ni même, comme en Angleterre, au style et à la tournure de ces articles. L'*editorial* — on appelle ainsi l'article de fond — occupe une trop petite place dans cette énorme quantité de papier imprimé. Et cependant chacun des grands journaux de New-York, de Chicago ou de Boston est une création à part, faite à l'image de celui qui la dirige, et qui est presque toujours son propriétaire. De même le président d'une compagnie de chemin de fer en est d'habitude le principal actionnaire. C'est encore là un trait particulier à la grande affaire Américaine, et qui en explique la vitalité : elle est le plus souvent la chose d'un homme, la volonté visible de cet homme, son énergie comme incarnée et mise au dehors. La formule que j'employais tout à l'heure en la soulignant, traduit heureusement ce rapport si intime entre cet homme et son œuvre. Vous entendrez couramment dire que monsieur *So and So* a été longtemps *identifié* avec tel hôtel, telle banque, telle compagnie de chemin de fer, tel journal, et cette identification est si complète que, passant en tram-

way devant cet hôtel, cette banque, cette gare, ce bureau de rédaction, si vous questionnez votre voisin, il vous répondra toujours par un nom propre. De là résulte, dans toutes les entreprises Américaines, cette élasticité, cette vitalité, ce continuel « en avant », et aussi cette infatigable combativité. — Je constate de nouveau ce dernier caractère, dans ma promenade à travers ces bureaux, rien qu'aux questions minutieuses que me pose mon guide sur la presse française et les procédés que nous employons pour nous assurer notre supériorité de critique littéraire. Il sent que c'est là le point de notre excellence, et il voudrait que son journal l'atteignît. Tout vrai directeur d'une de ces grandes entreprises de publicité est ainsi à l'aguet d'une modification possible qui distinguera sa feuille des autres, remaniant sans cesse cette feuille, la chargeant de plus en plus de faits encore, de plus d'articles, y enrôlant plus de gens, les employant mieux. Ainsi pratiquée, une telle direction devient un travail d'une complexité incalculable. L'« Association Américaine des Editeurs », par exemple, qui comprend cent cinquante journaux des plus importants des Etats-Unis, représente un capital de deux cents millions de dollars; ces journaux payent en salaires un million de dollars par jour; ils dépensent par an sept cent cinquante millions de dollars; deux cent mille personnes y sont directement ou indirectement employées. Il arrive qu'un numéro du *Dimanche*, comme celui que je viens de voir tirer,

pèse de deux cent cinquante à trois cents grammes. La puissance acquise par ces dictateurs d'opinion est si exceptionnelle et si réelle, cette existence comporte tant de choses chères aux Américains : l'immense fortune et l'immense responsabilité, un énorme labeur à soutenir et la continuelle mise en évidence, que l'ambition des hommes vraiment entreprenants s'exerce sans cesse dans ce sens. Une ville n'est pas plus tôt fondée que les journaux pullulent. Quelquefois elle n'est pas fondée qu'elle a déjà son journal. Il arrive aujourd'hui encore que le gouvernement abandonne à une invasion d'immigrants un grand morceau de territoire. Au signal donné ils s'y précipitent, et chaque coin du sol est au premier occupant. Le soir ou le lendemain de ce jour, dans cette plaine où les chariots et les tentes marquent un vague projet de cité, il y a toujours un cabaret, un bureau de poste, une église et un journal. Qui sait si ces chariots et ces tentes ne sont pas le commencement d'un Minneapolis, d'un Saint-Paul, d'un Chicago? Qui sait si, dans vingt-cinq ans, cette ville n'aura pas cent mille, deux cent mille habitants, et le journal autant de lecteurs? Jamais la petitesse du début n'effraye un Américain qui songe à une affaire. De même qu'en méditant l'avenir de cette affaire il n'y a pas de possibilité d'extension qu'il ne conçoive, il n'y a pas non plus de médiocrité qui le rebute. Il a trop d'exemples de résultats gigantesques obtenus malgré des points de départ très petits, très humbles. Le plus vaste chemin de fer des Etats-

Unis, le grand Central Pacifique, a eu pour fondateurs quatre hommes presque sans ressources et dont deux étaient de pauvres boutiquiers de San Francisco. Ils ont construit les premiers tronçons de la ligne, kilomètre par kilomètre, sans argent pour avancer, sinon morceau à morceau. La légende veut qu'ils aient, dans certains cas, posé les rails de leurs propres mains.

Tandis que je soumets ces réflexions d'ordre général à mon guide, je vois dans les salles que nous traversons des hommes, presque tous jeunes, penchés sur leurs pupitres et qui écrivent avec cette attention absorbée où je retrouve le *hard work*, — cette faculté de donner toute sa force à la besogne actuelle. D'autres reçoivent des dépêches qu'ils transmettent immédiatement sur des *types writers*. Il n'y a plus rien de cette atmosphère de club qui fait le charme des bureaux de rédaction à Paris. A cette heure, là-bas, le journal est presque fini, et même en le finissant, on cause, on fumaille, on joue aux cartes, aux dominos, au bilboquet. Ici, dans cette hâtive usine à nouvelles, le loisir manque et le goût de ce loisir. Pour apprécier la différence entre ces deux bureaux de rédaction, il faudrait dessiner en face l'un de l'autre les deux figures du reporter Parisien et du reporter Américain. Le premier a pour qualité principale d'être spirituel et ingénieux; ses articles sont signés et il en résulte que son amour-propre littéraire est toujours un peu mêlé à ses notes qu'il tient à rédiger avec un tour de main particulier. Vous le devinez

goguenard ou mordant, caustique ou attendri. C'est un artiste, même dans cette besogne de constatation éphémère, et c'est par un pittoresque de causerie qu'il réussit le plus souvent. Il y a de l'impressionnisme chez lui, et vous retrouverez dans son « faire » quelque chose des procédés des maîtres écrivains de l'heure présente. Le reporter Américain demeure anonyme, même quand il reproduit dans le journal des nouvelles qui lui ont coûté à conquérir des prodiges d'astuce et d'énergie. Comme pour lui indiquer que l'on tient, non pas à la qualité de ses phrases, mais à celle des faits qu'il apporte, on le paye à tant le mot. Il y a en lui de l'homme d'action, du détective, et les romans sensationnels prennent naturellement pour héros ce personnage, dont la vertu maîtresse est la volonté. Il doit être prêt, sans cesse, à partir pour les pays les plus reculés, où il lui faudra faire métier d'explorateur, comme aussi à descendre dans les pires bas-fonds sociaux où il lui faudra faire métier de policier. A cette école d'énergie, il peut, s'il a le don, devenir un écrivain de premier ordre. Richard Harding Davis, le créateur de *Gallegher* et de *Van Bibber*, en est la preuve. Un homme qui s'y connaît en style, car il a lui-même une saveur extraordinaire de langage dans ses lettres et dans ses propos, M. de Bismarck, a prétendu que le reportage, compris à l'Américaine, était la meilleure école pour un homme de lettres qui veut copier le mouvement de la vie. C'est une opinion dans le goût de celles que l'Empereur exprimait à Sainte-

Hélène, très partielle et pleine de méconnaissance à l'égard de la littérature pensée. Elle valait d'être citée, car il est bien vrai que ces pages improvisées, presque télégraphiques, où le fait apparaît dans sa forte netteté immédiate, ont souvent un relief que l'art n'égalerait pas. Mais c'est un relief inconscient et dont le reporter n'a guère souci. Son souci est d'être exact, et, pour arriver à cette exactitude, tout procédé lui est bon. Beaucoup de gens s'en indignent et quelquefois ils n'ont pas tort. Je me trouvais l'été dernier de passage à Beverley, près de Boston, lors de la mort d'un des plus brillants colonels de l'armée fédérale. On devait emporter le corps à Baltimore, et l'on célébrait un service funèbre dans la petite église du village. Un jeune homme entre au milieu de la cérémonie, marche vers le cercueil, en relève doucement le drap, frappe avec son doigt sur le couvercle et dit à mi-voix : « *Steel, not wood...* C'est de l'acier et non du bois, » — puis il disparaît au milieu de l'universelle stupeur ; c'était un reporter. Ces cruelles hardiesses d'inquisition s'accomplissent cependant avec une certaine simplicité, presque avec ingénuité. J'ai lu beaucoup d'*interviews* et beaucoup de « paragraphes personnels » depuis que je suis en Amérique. Je pourrais compter ceux qui enfermaient quelque chose de blessant ou même quelques-unes de ces malices de plume si habituelles dans les moindres entrefilets des boulevards. Cette sorte d'innocence d'une presse très audacieuse dans ses investigations s'explique, je

crois, par le caractère professionnel du reporter d'abord, et, si je peux dire, du lecteur ensuite. Le reporter, lui, considère comme de son devoir d'apporter le plus de faits possible au lecteur. Ce lecteur considère comme de son droit d'avoir ces faits. Dans ce débordement de détails positifs, la place réservée à chaque personnalité est trop courte pour que l'insinuation malveillante y soit aisément admise. Le reporter n'a pas plus le temps d'aiguiser une épigramme que le détective auquel je le comparais tout à l'heure n'a le temps de faire une niche à quelqu'un qu'il interroge. Il est bien plus occupé de trouver un des « en-tête », de ces *headings*, dont une collection constituerait le plus humoristique chapitre d'un voyage aux États-Unis. Tout à l'heure, en entrant dans la chambre du journal réservée à la nécrologie et où toutes les biographies des vivants un peu connus sont rangées dans des tiroirs, j'ai trouvé sur la table l'épreuve d'un article tout préparé pour une célèbre cantatrice, très malade en ce moment, avec ce *heading* : « La voix de cristal est brisée, l'oiseau ne chantera plus. *The crystal voice is broken, the bird will sing no more...* » La charmante femme allant mieux, l'article va rejoindre les milliers de morceaux pareils qui attendent, parmi des clichés de gravures représentant des édifices et des hommes... « Les bâtiments peuvent brûler et les hommes peuvent mourir... » me dit philosophiquement mon guide qui, me voyant amusé par la fantaisie de ces titres, me montre dans le journal qui va

paraître demain le plus étonnant peut-être que j'aie vu : « *Jerked to Jesus*, » — mot à mot : « Lancé vers Jésus. » C'est le récit d'une pendaison, celle d'un nègre, d'un « gentleman coloré », condamné pour le « crime usuel », comme on dit ici avec euphémisme, c'est-à-dire pour avoir violé une femme blanche. Mais il s'est repenti la veille de son exécution et il a fini chrétiennement. Je ne suis pas sûr que le reporter, qui a résumé cette mort dans ces trois mots sensationnels, ne soit pas lui-même un croyant, et qu'il n'ait pas vu distinctement l'entrée d'une âme rachetée dans le paradis. A coup sûr des milliers de lecteurs simples la verront, rien qu'à cette annonce. Que serait-ce s'il s'agissait, non pas d'un événement aussi vulgaire, mais de l'arrivée ou du départ d'un pugiliste, ou de sa rencontre avec un autre ? « C'est l'incident qui fait le plus rapidement monter un tirage de journal, » me dit encore mon compagnon. « Que voulez-vous, » ajoute-t-il, « nous autres Anglo-Saxons, nous aimons le *fight*. Nous l'aimons en politique, et c'est pour cela qu'il nous faut toujours voir deux *leaders* en face l'un de l'autre. Nous l'aimons dans nos entreprises, et c'est pour cela que je ne serai pas content jusqu'à ce que j'aie fait de mon journal le premier des États-Unis. Nous l'aimons même quand ce n'est qu'une question de coups de poing. Et je crois que notre race perdra quelque chose le jour où on l'aura trop guérie de ce goût-là... Il y faudra du temps, » et un sourire d'ironie et d'orgueil éclaire



son visage, où je retrouve comme chez beaucoup d'hommes d'affaires de ce pays un peu de la forte ossature ramassée du dogue. Je ne suis pas éloigné de penser, comme lui, qu'il y a en effet dans les divertissements nationaux, si féroces semblent-ils, une instinctive éducation. A coup sûr, tout ce qui enseigne la fougue calculée de l'attaque et l'invincible tenue de la résistance est utile à des gens destinés à vivre dans un pays où il court partout un esprit d'initiative si exaspéré, que, dans dix ans, ce bâtiment de journal, ces machines, ce journal lui-même, paraîtront des choses d'autrefois, lentes, informes, arriérées. C'est ce que me répondait un New-Yorkais à qui je parlais de mon appréhension à passer sur le pont suspendu de Brooklyn. « Il n'est pas possible qu'il ne tombe pas un jour, » lui disais-je... — « *Well,* » fit-il. « D'ici là on en aura construit un autre et celui-ci sera démodé... »

... Voyagé le long d'une des grandes lignes qui va vers l'Ouest, avec un des directeurs de la compagnie, pour gagner Saint-Paul et Minneapolis. Mon objet, en visitant la ville qui porte le nom du grand apôtre, était de rendre mes devoirs à son archevêque, Mgr Ireland, le plus éloquent d'entre les prélats qui orientent aujourd'hui l'Eglise du côté des problèmes sociaux. Il y a du Savonarole dans ce prêtre à la longue et rude figure, à qui toute assemblée est bonne pour jeter au peuple la

parole de vie, et qui disait un jour : « C'est notre avantage, à nous autres évêques Américains, que l'on ne s'étonne jamais de nous voir dans des réunions quelles qu'elles soient. Vous ne vous imaginez pas Mgr de Paris assistant à un banquet d'entrepreneurs de drainage ? C'est en y manquant, moi, que j'étonnerais. Cela nous donne bien des occasions de faire connaître le catholicisme... » — Et sous quelle forme il le présente, ce catholicisme, avec quelle magnifique largeur d'âme, il faut avoir lu quelques-uns de ses discours pour le comprendre, pour le sentir plutôt : — « L'Eglise et le Siècle ! Le Siècle et l'Eglise ! Rapprochons-les du plus intime contact. Leurs poulx battent à l'unisson. Le Dieu de l'humanité travaille dans le Siècle. Le Dieu de la révélation travaille dans l'Eglise. C'est le même Dieu et le même souffle... » Et encore : — « Quoi ? Notre Eglise, l'Eglise du Dieu vivant, l'Eglise des dix mille victoires sur les païens et sur les barbares, sur les fausses philosophies et sur les hérésies, sur les rois défiants et les peuples dérégés, la grande, la charitable, la libérale Eglise Catholique, cette assoiffée de vertu, cette affamée de justice, avoir peur du dix-neuvième siècle ! Elle, avoir peur d'un siècle quelconque ?... » Quelles paroles, et comment les Chrétiens de désir, dont je suis et qui s'appellent légion, ne frémiraient-ils pas à les entendre passer sur le monde moderne et sur leur propre cœur ? Les temps sont venus où le Christianisme doit accepter toute la Science et hiéran-

chiser toute la Démocratie, en prenant ce mot dans un sens tout autre que les politiciens. Il faut qu'il fasse un canal sacré à ces deux jaillissements, et qui sait si l'archevêque de Saint-Paul n'est pas l'ouvrier prédestiné de cette tâche? Qui sait s'il ne doit pas un jour prononcer de pareilles paroles d'un siège plus haut encore? Il y a déjà un cardinal Américain, pourquoi n'y en aurait-il pas deux bientôt? Pourquoi n'y aurait-il pas un pape, issu de cette libre nation où les chefs de l'Eglise ont su redevenir ce qu'étaient les premiers Apôtres, des hommes voisins du cœur du peuple, du cœur de ces humbles en qui fermentent tant d'irrésistibles idées? Ce peuple les croit, ces idées, contraires à ce qu'a enseigné le Christ. Prouvez-leur, prouvez-nous, s'il est possible, qu'il n'en va pas ainsi et que vous sauvez tout de l'Idéal dont ont vécu nos pères sans rien sacrifier de celui qui palpète en nous. Quelle œuvre pour un pêcheur d'âmes de la grande race, et de quel élan ce monde moderne, malade de négations à travers sa science incomplète, irait vers l'Eglise si beaucoup de ses prêtres parlaient le langage que parle celui-ci! Dans le naufrage de la civilisation Européenne que le militarisme démocratique et le socialisme anarchiste sont en train de noyer de barbarie, voilà un point de lumière vers lequel marcher. Ce ne sera pas une petite gloire de ce pays nouveau que l'étincelle de ce feu directeur ait été allumée ici.

Je devais rencontrer l'archevêque plus tard, à New-York, et recevoir de sa personne une impres-

sion égale à celle que m'avaient laissée ses discours. Cette fois, et tandis que je venais le chercher à Saint-Paul, dans le modeste *office* qu'il occupe à la porte de sa modeste cathédrale, il était à Baltimore à prononcer pour le jubilé de S. E. le cardinal Gibbons une de ses harangues de flamme. Je ne regrette pourtant pas cette longue excursion. Je la qualifie de longue, en me souvenant des habitudes Françaises. Quatorze heures de chemin de fer ne comptent pas en Amérique. J'ai pu bien pénétrer mes yeux, durant ce trajet, du plus psychologique des paysages que j'aie vus dans mon existence errante, un « paysage d'affaires », si l'on peut dire, tant la trace de la spéculation est partout empreinte le long des rives de ce Mississipi, célébré par Chateaubriand et Longfellow. L'énergie Américaine a fait du vaste cours d'eau le véhicule mutuel d'un énorme trafic. Le « père des fleuves » est devenu un bon et docile ouvrier qui charrie infatigablement le bois que coupent infatigablement, là-bas, au delà de Saint-Paul et de Minneapolis, des bûcherons aux grands yeux bleus, aux roses figures blondes de bons géants. Ce sont des émigrants qui arrivent de Suède et de Norvège, six cent mille dans les dix dernières années. Les longues flottaisons de gros troncs coupés glissent avec l'eau qui court, chacun entaillé d'une marque de couleur qui dit sa destination. Cette eau, tour à tour verte et claire, boueuse et jaune, enserre tant d'îles, que jamais on ne discerne l'autre bord de la rivière. Le bord où nous

sommes est sillonné de convois qui vont, infatigablement et incessamment eux aussi, chercher à toute vapeur des bêtes et du grain, dans ce mystérieux, dans cet inépuisable Ouest. Il s'épuisera pourtant, et l'on se demande ce que deviendra ce peuple quand il ne pourra plus exploiter ce réservoir immense. En attendant, c'est un spectacle d'activité extraordinaire, même au sortir de Chicago et de New-York. La voiture privée où nous voyageons a été attachée presque aussitôt à une locomotive spéciale. Ce petit train exceptionnel s'arrête sans cesse pour laisser passer les trains réguliers, composés presque exclusivement de ces wagons de bestiaux. Notre voiture, destinée aux excursions du président de la compagnie, n'a pas été disposée pour le luxe, quoique ses deux chambres à coucher, son salon, sa salle à manger, sa cuisine, sa salle de bains, en fassent une véritable maison roulante, dans laquelle on passerait des semaines sans trop s'apercevoir que l'on est en route. D'ailleurs, combien de personnes ne voyagent pas autrement ! J'entendais à Newport une jeune femme organiser de la sorte une partie d'amis. Elle devait conduire ses invités dans son wagon à elle, et son seul regret était que la gare de Chicago fût trop bruyante pour un long séjour. Cette voiture privée a surtout pour but d'éviter l'hôtel. S'il arrive, au cours d'une de ces promenades à travers des cinq cents lieues de pays, que l'habitant de ce wagon spécial tombe malade, il reste à s'y faire soigner comme un politicien de

ma connaissance que son médecin traite d'une fièvre typhoïde dans un wagon analogue à celui-ci, immobilisé en ce moment aux abords de je ne sais quelle petite gare du Colorado. Des ordres sont donnés pour que les locomotives ne sifflent pas quand elles approchent de cet endroit. L'abondance de ces voitures privées est telle qu'un fait pareil passe inaperçu. Le wagon où je voyage, lui, est une espèce d'*office* roulant, destiné à faciliter le travail du président et des directeurs qui veulent voir de leurs yeux comment se comporte leur ligne. Ici encore je retrouve cette *identification* de la grande affaire Américaine avec tel ou tel individu que j'ai déjà marquée à propos des journaux. Presque tous les grands chemins de fer, comme celui-ci, sont au pouvoir d'un très petit nombre de personnes. Dans certains cas, un seul homme se trouve possesseur de la majorité des actions. Dans d'autres cas, ces actions se répartissent entre quatre ou cinq capitalistes. D'autres fois, les intérêts représentés par un groupe de ces capitalistes sont si forts que le reste des porteurs de parts préfère leur abandonner la libre direction de toute l'entreprise. De là résulte dans cette direction ce caractère d'autocratie, que M. Bryce signale avec tant de justesse comme un trait unique du chemin de fer Américain. Ceux qui l'administrent y sont maîtres absolus. La nécessité de la vision directe est une autre conséquence de cet état de choses. D'ailleurs, la concurrence est trop forte pour permettre cet anonymat de l'organisation routinière

dont la vieille Europe est si éprise. Un chemin de fer Américain représente trop d'intérêts vivants. Il n'est pas seulement une voie de communication plus rapide, à côté d'autres routes et de canaux par exemple. Il est dans presque tous les Etats la communication unique. Pensez que les soixante millions d'hommes qui habitent les Etats-Unis possèdent à eux seuls plus de voies ferrées que tous les habitants du globe réunis. Le capital mis en œuvre dans cette industrie est de cinquante-cinq milliards de francs. Le nombre des employés est de huit cent mille. Le chemin de fer ainsi compris ne dessert pas des villes toutes faites, entre lesquelles il attache un lien plus souple et plus court. Il est lui-même un créateur de villes. Entre Chicago et Saint-Paul on en voit naître une vingtaine à qui la gare a servi de germe vital. Des boutiques se sont ouvertes à l'usage des employés, puis d'autres boutiques à l'usage des premiers boutiquiers. Y a-t-il une mine dans le voisinage, ou une espérance de mine, un pâturage ou une possibilité de pâturage? Les émigrants affluent. Si quelque phénomène naturel, tel qu'une cascade, permet une usine, des industries s'établissent. Minneapolis n'a pas d'autre origine. Le chemin de fer passait là. Les chutes du Mississipi se prêtaient à une installation de moulins incomparable, et voilà le principe d'une des futures capitales du monde. Il ne faut pas se lasser des statistiques qui rendent comme perceptible cette étonnante germination. Cette Minneapolis, poussée littéralement d'hier, et

où n'a pu naître aucun homme ayant à l'heure présente quarante ans, puisqu'elle n'était pas, occupe aujourd'hui la cent vingt et unième place dans la liste des cités de toute la terre, dressée par ordre de populations. Elle vient immédiatement après La Haye, avant Trieste, avant Toulouse, avant Séville, avant Gênes, avant Florence, avant Venise, avant le Havre, avant Bologne, avant Rouen, avant Strasbourg. Il n'y a pas qu'une fantaisie paradoxale dans l'accolement de ces noms antiques à ce nom, si barbare d'origine et si symbolique. — Il dérive d'un mot Grec et d'un mot Sioux! — C'est un déplacement total du plan de l'histoire que manifestent ces inattendus déplacements dans les centres de l'activité humaine. Si nous n'avions pas laissé s'abolir en nous le sens du mystère caché dans toute réalité, même brutale et vulgaire, quand elle est fécondante à ce degré, nous reconnaitrions là un des miracles d'une époque à laquelle il ne manque pour nous faire frémir d'admiration que le recul de l'âge.

Au regard de l'homme d'affaires, ouvrier inconscient de ce miracle, la fondation d'une ligne n'est qu'un problème de spéculation. Si ces graines de cités, échappées ainsi au tuyau de la locomotive avec les escarbilles et les étincelles, lèvent ou avortent, le terrain tout autour vaudra, ou ne vaudra pas, des millions de dollars. Le plus souvent la compagnie a reçu ce terrain à titre gracieux et sans déboursier un centime. Le Congrès a ainsi accordé treize millions d'acres à l'*Union Pacific*, six millions au *Kansas Pacific*, douze millions au